

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE



FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 21. — 1^{er} SEM.

47^e ANNÉE

22 MAI 1909

LETTRES INÉDITES DE RICHARD WAGNER A SA FAMILLE

A sa sœur Clara Wolfram.

Zurich, 1^{er} décembre 1849.

Chère Clara,

Ne te fâche pas si tu reçois avec un tel retard une lettre de nous. Minna d'abord voulait t'écrire et je croyais, pareillement, qu'il te serait plus agréable d'apprendre par elle comment nous allons; mais elle n'y arrive pas et je la remplace très volontiers, d'autant plus qu'elle commence à m'y pousser elle-même. Mon désir est de vous remercier, tout d'abord, bien sincèrement, pour toute votre sollicitude à mon égard et pour l'assistance que vous m'avez procurée durant ces temps difficiles. Je suis surtout, du fond de l'âme, reconnaissant envers ton bon mari, qui a pris soin de moi comme une mère : j'avoue que le départ, étant données les circonstances, m'avait laissé dans une situation très précaire, et que ce fut un véritable bonheur pour moi d'avoir à mes côtés quelqu'un comme ton mari. Tout en accordant une valeur bien plus haute à mes obligations morales envers lui qu'aux obligations pécuniaires que je me suis créées, j'ai le sentiment que ces dernières notamment auraient dû m'imposer déjà depuis longtemps le devoir de lui écrire. Excusez-moi s'il n'en a pas été ainsi ! Je n'ai pas besoin de vous assurer de toute ma reconnaissance; mais je n'ai pas besoin, non plus, de vous convaincre de l'impossibilité dans

laquelle je me trouve encore d'amortir ma dette. Excusez-moi si je fais allusion ici, pour la première fois, à cette question.

Il me serait plus agréable que Minna t'écrivît au sujet de notre existence ici, car mon opinion doit être, que tu ajouterais plus de foi à ses communications qu'aux miennes. Je me réserve de laisser lire la lettre à Minna et, pour autant que les faits l'exigent, de lui en laisser confirmer le contenu.

Il me semble que vous n'approuvez aucunement notre installation à Zurich : je ne connais, pour l'instant, en Europe, aucun endroit où je voudrais séjourner de préférence. Je n'avais le choix qu'entre Zurich et Paris. Tout en ne perdant pas de vue mon entrée en scène à Paris avec un opéra, la connaissance de l'état des choses là-bas me donna la certitude que je puis parfaitement laisser s'écouler quelques années avant de songer sérieusement à la représentation d'une œuvre de moi dans cette ville. La possibilité m'en apparaît fort problématique, dans les conjonctures actuelles; entre la commande et l'acceptation d'un opéra — ce à quoi j'arriverais, certes, sans trop de délai — et la représentation même, s'étend, à Paris notamment, un abîme de temps infini. On ne peut le combler que par l'argent et le franchir qu'en se servant de l'intrigue. Je n'ai pas l'argent et ne suis point doué pour l'intrigue. Il en est tout autrement de Meyerbeer, devant lequel tout artiste loyal, à Paris, a depuis longtemps déposé les armes; je connais pas mal d'hommes de valeur parmi eux, qui m'ont déclaré ne plus pouvoir songer à l'exécution d'une œuvre sur la scène du Grand-Opéra, étant donné l'omnipotence du riche et intrigant Meyerbeer. Vous ignorez absolument,

(1) Voir la *Revue Bleue*, du 1^{er}, 8 et 15 mai 1909.

braves gens que vous êtes, le manque de caractère qui règne dans notre vie d'art actuelle... Que, malgré toutes mes luttes enthousiastes pour l'Art vrai, je ne me suis jamais senti aussi isolé; que je n'ai jamais réussi à vaincre la pitoyable futilité de la mode régnante par le triomphe de mes œuvres; que même là où je pouvais le mieux les monter, à Dresde, je n'obtins, tout au plus, que de passagères • émotions, dès le lendemain oubliées ou faisant place immédiatement à des enthousiasmes tout à fait opposés; que je m'exténuai¹ éternellement, sans obtenir un succès véritable et, tout en restant fidèle à ma conscience d'artiste, je sentis me devenir, de jour en jour, plus étranger tout le monde moderne et égoïste des manouvriers de l'Art, exposé moi-même, sans défense, à toutes sortes de vilénies, n'obtenant pour toute récompense de mes efforts que l'amère désespérance : cela vous ne le prenez point en considération ou, si vous le faites, la chose vous produit si peu d'impression, que vous ne pouvez pas comprendre pourquoi je ne continue point, tout tranquillement, à composer des opéras, ce à quoi je m'entendrais fort bien. Mais vous ne parvenez pas à vous imaginer ce que je ressens à l'idée de devoir laisser en plan une œuvre déjà terminée, depuis deux ans — comme mon *Lohengrin* — sans pouvoir réussir à la faire représenter, même à Dresde, où mon travail récent a porté des fruits et fait honneur à l'Institution. Vous vous étonnerez seulement de ce que je n'entame point la composition d'un nouvel opéra, en ne prêtant pas la moindre attention à tout ce qui se passe autour de moi. Ce que vous ne faites point, moi je dois le faire : à savoir, réfléchir sur l'origine et la corrélation des circonstances, qui empêchent, d'une façon absolue, le triomphe de n'importe quel sincère enthousiasme, que ce soit en art ou dans n'importe quel autre domaine; s'élever contre tout concours de circonstances. Plus grand est mon enthousiasme artistique, plus sincère et plus inébranlable est mon sentiment de révolte contre la vulgarité, le bourgeoisisme invétéré, l'imprudence et la misère de toute notre belle organisation artistique. Il m'importe davantage, à mon sens, plutôt que d'écrire encore et toujours des opéras, auxquels personne ne prête attention, de m'exprimer publiquement sur notre organisation artistique. Je veux le faire en m'adressant aux *artistes pensants* (1); quiconque est artiste, et possède le pouvoir de la pensée, me comprendra. Que nos écrivains

(1) Wagner réalisa plus tard ce projet dans ses *Ecrits Théoriques*, et notamment dans la fameuse *Lettre sur la Musique*, adressée à Frédéric Villot, à la date du 13 septembre 1860, qui précède les *Quatre Poèmes d'opéra*, et qui est comme la synthèse de ses idées.

siers me déchirent à belles dents, peu me chaut : cela est inévitable, puisque c'est contre eux que je me tourne. Suffit ! J'en suis venu à parler de cela à propos de mes affaires de Paris.

Tout en ne perdant nullement de vue Paris, — notamment pour l'avenir —, je n'ai cependant rien à y faire, car je ne suis pas créé pour l'intrigue et n'ai point d'argent à distribuer. Travailler, et cela même pour Paris, je puis le faire dans n'importe quel autre endroit, mieux que là-bas. J'ai rencontré à Zurich un ami d'enfance (1), grâce auquel je me suis formé rapidement un petit cercle d'amis, très chers et très vaillants (tous Suisses) : dans ma haine à l'égard des grandes villes, et vu la belle situation de Zurich, j'ai pris, les choses étant ainsi, la résolution de m'y installer. Que des fugitifs allemands se soient réfugiés ici, cela ne pouvait m'effaroucher : en premier lieu, parce que je n'éprouve pas à leur égard une aversion bourgeoise comparable à celle qui règne, me semble-t-il, dans le cher royaume de Saxe et deuxièmement, parce que je ne suis pas, le moins du monde, en relations avec eux. Je n'ai connu aucun d'eux personnellement de tout près et je ne me suis pas non plus vu obligé de faire plus ample connaissance avec eux. Tous les bruits qui vous sont parvenus au sujet de ma liaison et de mes rapports avec les réfugiés saxons ou autres sont faux et inventés par des crétins du pays de Saxe. Je mène une existence absolument retirée, ainsi que ce fut, toujours, mon habitude, et mon entourage consiste en quelques Zurichois — il en est même de haut placés — qui, malgré le caractère récent de nos rapports, se sont montrés des amis meilleurs et plus dévoués que tous les amis des arts à Dresde, lesquels faisaient si souvent l'éloge de mes œuvres. Les racontars sur le degré de ma participation au soulèvement de Dresde (2), dont il me semble qu'on vous importune, ne valent pas mieux que les potins sur mes faits et gestes à Zurich. Par affection pour Minna, j'ai demandé que l'on effaçât la mention « pour crime de droit commun » dans le texte du mandat d'arrêt qui me concerne. Au fond, je me moque à ce point de toute cette histoire, que j'aurais bien avalé l'affront de cette brutalité des tribunaux de Dresde, tellement est grand mon mépris à l'égard de toute cette canaille; mais, comme j'ai dit, c'était le moyen de tranquilliser quelque peu Minna, aussi je l'ai volontiers écoutée. Il se peut encore que ma demande soit repoussée. Mon vœu serait, à présent, qu'on me laissât reprendre, dans le calme, mes tra-

(1) Alexandre Müller.

(2) On sait que Wagner avait dû quitter la Saxe après les événements de 1848, qui avaient eu leur retentissement dans ce pays.

vaux artistiques : je suis plein d'espoir en l'avenir, et c'est dans cet espoir que je puise l'enthousiasme et la force, pour réaliser les œuvres les meilleures que je sois capable de créer. Dans le plus absolu silence — plutôt oublié que respecté du monde actuel — pouvoir continuer à vivre ici ou dans les environs, afin de travailler les divers sujets d'art, que j'ai en tête, tel est mon meilleur souhait. Pour arriver à le réaliser, j'ai déjà entrepris les démarches nécessaires et j'espère qu'elles ne resteront point sans résultat. J'irai bien à Paris au début de l'an prochain, pour y diriger quelque chose au Conservatoire; mais d'abord je veux essayer de me mettre absolument d'accord avec mon versificateur.

Voilà, en somme, ce que j'ai à vous communiquer. Quelles sont les pensées de Minna, au milieu de tout cela, vous pouvez aisément vous l'imaginer : le fait qu'elle n'est pas absolument d'accord avec moi, qu'elle comprend mal mes projets et mes desseins, dérive aussi bien de la nature des choses que de la diversité de nos deux natures. Combien en trouverai-je, du reste, parmi vous qui soient tout à fait d'accord avec moi? Je ne mets pas beaucoup d'espoir dans votre approbation. Je sens au fond de mon être intime, une impulsion tellement forte, à ce point irrésistible, que je connaîtrais seulement le malheur, si, pour des considérations exclusivement extérieures, je faisais le sacrifice de ma nature; j'éprouve une sensation de sérénité, au contraire, quand je donne libre cours à cette impulsion, peu importe qu'elle entraîne avec elle toutes sortes de privations ou de persécutions. La seule chose qui puisse m'assombrir ici, c'est précisément ma préoccupation au sujet de ma femme, sans laquelle il m'est impossible de vivre. Qu'elle arrive, par la conscience de son importance indispensable pour moi, à gagner la force de pouvoir, malgré sa secrète humeur contraire, tout supporter en ma compagnie, voilà ce qui la place si haut dans mon cœur, et mon amour pour elle est le lien qui me rattache vraiment encore au monde, auquel, dans mon profond dégoût pour lui, je tournerais absolument le dos. Puissent les efforts aboutir, que j'emploie à rendre notre vie la plus tolérable possible. Dans l'entretemps, Minna supporte sa situation avec courage et — comme toujours — s'emploie avec une rare activité; elle se crée, pareillement, un petit entourage féminin.

Je voudrais écrire, par le même courrier, à mes parents de Leipzig : toute réflexion faite, je n'aurais pas à leur annoncer beaucoup d'autres choses que le contenu de cette lettre. Je te prie donc de leur envoyer ces lignes pour communication — peut-être d'abord à Cécile et à Hermann. Qu'ils reçoivent mes meilleures salutations; je les prie d'être assurés que je les aime de tout mon cœur, quelque divergence qu'il

existe encore dans nos façons de voir et quoiqu'ils froissent, en beaucoup de points, mon être et ma pensée. Vous voudrez bien, n'est-ce pas, vous occuper de la lettre incluse pour Wiegand? Elle a trait à une question d'honoraires et comme réponse j'attends quelque peu d'argent, que vous me laisserez bien. De toi, chère sœur, nous attendons, sans tarder, des nouvelles de vous et de ce qui se passe dans notre famille. Espérons que tout le monde va bien. Merci encore pour ta dernière lettre, pleine de sollicitude et, d'une façon générale, pour ta sympathie. Cordiales salutations à ton mari et à tes enfants. Adieu, pense de moi tout le bien que tu peux penser et garde ton affection à :

Ton frère,

RICHARD.

A sa nièce Franziska Wagner (1).

4 juin 1850.

Chère Fränze,

Ta lettre m'a procuré une grande et véritable joie, non point parce qu'elle contenait tant d'éloges de ma personne, mais parce que j'y sentais, exprimé de la façon la plus naturelle et, peut-être même, la plus inconsciente, le mécontentement intérieur, sans lequel on ne peut s'estimer vraiment un être humain aujourd'hui. C'est la première fois que j'apprends à te connaître en toute sincérité : le monde des comédiens de Dresde avait creusé un large abîme entre nous; je te considérais toujours sensée et sérieuse, et cependant je n'avais pas, dans ces conditions, une notion absolument exacte de ton caractère. Maintenant, je me réjouis de constater l'épanouissement de ta bonne nature. J'éprouve de la défiance à l'égard de tout ce qui, aujourd'hui, tient au théâtre, et mon attitude vis-à-vis des comédiens est celle de la police vis-à-vis des gens qu'elle tient pour des coquins, tant que n'éclate point la plus irréfutable preuve du contraire. Qu'ils sont rares, ceux qui, parmi vous, arrivent à se rendre compte de l'atmosphère de canaillerie dans laquelle ils vivent; qu'ils sont plus rares encore, ceux qui parviennent à se dépêtrer de ce marécage et à se hausser jusqu'à l'Art. Toute ta famille en est arrivée à la première étape; si tu parviens au second degré, j'accueillerai avec joie ton succès. Nul, mieux que moi, ne sait que l'acteur est le véritable artiste : combien donnerais-je pour représenter moi-même mes héros! Ce serait la félicité suprême! Tout mon art n'est qu'une trame de pensées désespérées : éternellement vouloir et ne pas pouvoir, car pouvoir signifie rendre réel, passer de l'imagination et du dessein au fait et à l'immédiat. Cette réalisation appartient, à l'époque présente,

(1) Fille d'Albert Wagner.

au monde des comédiens, pour lequel les gros appointements, les beaux costumes et les articles élogieux constituent le principal. Sauve-toi de là, aussi vite que tu le pourras; avant tout, n'aie peur d'aucun obstacle, d'aucune souffrance, car c'est à ce prix seulement que nous deviendrons, maintenant, des êtres humains et des artistes : celui qui est mou demeure esclave et comédien. Ne crains pas de vider le calice le plus amer; il procure à toute nature saine la force et l'indépendance, finalement le fier dédain du vulgaire, la sérénité, le vrai bonheur.

Je veux te donner encore un conseil, en vue de celui-ci ! Si tu viens à rencontrer un homme que tu doives aimer, aime-le de tout ton cœur, et de toute ton âme, moque-toi de ce que Dieu ou le diable pourraient dire : le monde ne peut donner autre chose que de l'irritation. Toi seule peux te donner l'amour, qui est tout, tout, et sans lequel tout est creux, nul, mort ! Ne laisse jamais le découragement prendre le dessus : où il est se cache aussi l'orgueil. Ne te laisse point dominer par les injonctions de la pitié, mais résiste avec toute la fierté dont tu es capable, avec ton amour pour ce qui est noble. Révolte-toi quand tu peux — ne cède jamais un pouce de ta conviction et, là où tu ne peux vaincre, garde le rire et la sérénité. Je ne puis mieux te conseiller que par mon expérience personnelle : je n'étais véritablement malheureux, que lorsque je n'étais pas complet, mais voulais l'impossible, m'efforçais de combiner l'eau avec le feu, le bon avec le mauvais. A présent, quelle que soit la rigueur de mes souffrances, je n'éprouve, cependant, point de douleur; j'ai devant les yeux, à tout instant, la mort, et ainsi je reprends cœur à la vie; car si je puis avoir la sérénité et l'orgueil, c'est parce que je considère l'existence comme sans réelle valeur. Bien des choses me sont arrivées : il m'est impossible de t'en parler maintenant. Je vais, à présent, d'une belle allure, de l'avant et resterai longtemps tout seul : je ne puis faire autrement. Tu auras de mes nouvelles par Karl. Ecris-moi par son intermédiaire, si cela te va. Adieu et garde-moi ton affection. Je ne te dis pas : sois heureuse, mais sois forte et fidèle à ta conscience, peu importe que cela

(1) Il est impossible de ne pas trouver dans ce passage comme un écho de la doctrine du philosophe allemand qui eut le plus d'influence sur le développement intellectuel de Richard Wagner, j'entends Schopenhauer. Il suffira de rapprocher de ces lignes l'aphorisme familier : « Pour moi, je n'ai jamais compris comment deux êtres qui s'aiment et croient trouver dans cet amour la félicité suprême, ne préfèrent pas rompre violemment avec toutes les conventions sociales, et subir toute espèce de honte, plutôt que d'abandonner la vie en renonçant à un bonheur au-delà duquel ils n'imaginent rien. »

te conduise au malheur ou au bonheur extérieurs !

Adieu !

Ton :

RICHARD W.

A son beau-frère, le Prof. Hermann Brockhaus (1)

Cher Hermann,

Bien des remerciements pour ta lettre et pour la communication des nouvelles qu'elle renferme. Je regrette que tu te sois donné une peine, dont je devais prévoir l'inutilité. Il m'est encore beaucoup plus pénible d'apprendre que ma catastrophe de Dresde — comme tu dis — ait si douloureusement affecté Ottilie. Je désirerais presque pouvoir la tranquilliser à cet égard. Ma position à Dresde était, depuis longtemps, pour moi un supplice, auquel je devais, même en dehors de n'importe quels événements politiques, tôt ou tard, me dérober, si je voulais me sauver comme homme et comme artiste, désireux de rester d'accord avec eux-mêmes. Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas eu plus tôt l'occasion de sortir, en pleine tranquillité, d'une situation qui, tout en me procurant des ressources matérielles, devait amener la ruine de ma vie intérieure. Jamais, dans le cours entier de mon existence, je ne me suis senti plus heureux et plus serein qu'ici, dans la belle Suisse, cet été de l'an 1849 : je confesse que même toutes mes graves préoccupations en ce qui concerne ma femme n'ont pu étouffer la sensation de bien-être qui remplissait, de façon continue, mon âme, lorsque j'eus rompu des liens inextricables et me fus réconcilié absolument avec moi-même. Dans ma position à Dresde, j'étais le plus vacillant, le moins assuré des hommes : tranquille, pour ce qui concerne l'extérieur, réduit à rien, au point de vue intérieur, dès que je redevais sincère. C'est fini et nulle préoccupation matérielle n'aura assez de force, maintenant, pour troubler l'harmonie intime de mon être. Je sais qu'avec ce que je puis faire de meilleur — et que je dois faire, puisque j'en suis capable, — je ne gagnerai pas d'argent, mais je gagnerai l'Amour — l'amour de ceux qui me comprendront, parce qu'ils voudront me comprendre. Vis-à-vis de l'argent même, je n'ai plus aucune préoccupation; car je sais que l'amour veille pour moi.

Rassurez-vous donc, bonne Ottilie et vous tous, et croyez bien qu'il m'est dévolu un grand bonheur, le plus grand auquel un être humain puisse atteindre. Comme il n'est, sans doute, point palpable, il ne peut m'être assombri que parce que les êtres les plus proches de moi ne le comprennent pas.

(1) Adresse : M. le Prof. Dr Hermann Brockhaus, à Leipzig.

(Le timbre de la poste de Zurich manque).

Même mon regard sur le monde, qui rend actuellement mon activité publique d'artiste inféconde, ne peut encore produire sur moi qu'une impression momentanément déplaisante; car je sais que, au-dessous de lui, il y a le germe d'un monde nouveau, dans lequel moi, plus heureux, je puis déjà vivre.

Donc, soyez satisfaits de ma situation! Encore une prière, cher Hermann : demande donc à Henri, de ma part, s'il peut conserver la bibliothèque en question, telle qu'elle lui a été transmise. Vraisemblablement elle lui sera reprise au bout d'un certain temps, contre remise de la somme qu'il m'a prêtée, car, d'après nos arrangements, les livres devaient constituer uniquement une garantie et non point une contre-partie de l'argent avancé. Pour son aimable offre de me prêter, séparément, des livres, je le remercie.

Je comprends parfaitement qu'aucun médecin n'entende quoi que ce soit à la maladie d'Otilie. Le sang agit sur les nerfs, chez elle; un air pur, un régime judicieux et l'hydrothérapie la rétabliront complètement. Sans aucun doute, nos *doctores Medicinæ* ne s'occupent pas de cela! Qu'Otilie vienne en Suisse, au printemps; nous lui rendrons la santé!

Cordiales salutations aux « Individus ». Portez-vous bien et sortez de ce stupide Leipzig. Que dirais-tu d'un poste de professeur à Zurich?

Adieu, cher Hermann, et garde-moi ton affection.

Ton :

RICHARD WAGNER.

Zurich, 2 Févr. 51. (Enge).

Bien des souhaits de bonheur à Cécile de notre part, à tous deux; la prochaine fois, je lui écrirai certainement.

(A suivre.)

L'ARBRE DE CROUMALIES (1)

III

Dès le grand matin, de toutes les fermes des environs, les voitures des laitières partent pour la ville. Sur la route, elles se suivent en file. Ce sont des petites charrettes à deux roues, tirées par de petits ânes qui trottaient en cadence, les oreilles toutes droites : assise parmi ses seaux de lait, qui font un bruit clair de ferraille, la laitière laisse les guides sur le cou de son âne, et pour ne pas perdre de temps, tricote de gros bas. Dans la ville les voitures se dispersent; chacune a son quartier, sa rue.

Ce matin, comme de coutume, la laitière qui servait toute la rue des Forgerons allait de porte en

porte : sous le ciel éblouissant de clartés légères et blanches, la rue restait pleine d'ombre, et la nuit y laissait une fraîcheur humide, dont le petit âne frissonnait de tout son poil échauffé par la course. Cependant, malgré ce froid, une dizaine de voisins causaient avec mystère, tassés en un groupe où des têtes de femmes ébouriffées faisaient cercle autour des fortes épaules du forgeron.

— C'est tout de même une histoire comme il n'y en a pas.

— Tant d'argent qui disparaît!..

La laitière arrivait, distribuant des « Bonjour Messieurs et Dames. » Tous ces yeux qui luisaient de curiosité passionnée l'intriguèrent. On la mit au courant : la déconvenue des Parisiens, qui n'avaient trouvé que trente-sept francs et des sous dans l'armoire du père Ratouin, leurs recherches chez le banquier du défunt, M. Mogis, qui évaluait la fortune « en gros » à trois cent mille francs.

— Il a dit environ trois cent mille francs, M. Mogis, parce que c'est lui qui plaçait l'argent du père Ratouin. Il a dû faire le compte depuis hier, et aujourd'hui on saura tous les titres qu'il avait achetés.

— Et on ne retrouve rien, fit la laitière. C'est-il donc que...?

Tous les visages autour d'elle se masquèrent de défiance, de crainte, et quelques-uns prirent un air entendu. Comment la fortune avait-elle pu disparaître, sinon par un vol! C'était bien la pensée de ce vol qui les passionnait tous : le crime! le crime mystérieux comme dans le feuilleton de leur journal, et si proche d'eux, dans leur rue, dans cette maison!... Au surplus leur émotion n'était point assombrie par une vague pitié pour Jules — qu'eût-il fait de tout cet argent? — Et elle s'avivait d'une pointe de joie malicieuse et contenue devant l'inquiétude des Parisiens qui ne plaisaient guère, elle, surtout, avec ses grimaces et ses mauvais yeux.

— Eh bien, fit la laitière, dommage seulement que le père Ratouin ne m'ait pas donné ses trois cent mille francs. Nous ne porterions plus le lait, pas, Coco?

Le petit âne, les oreilles croisées comme une paire de ciseaux, fit quelques pas jusqu'à la porte suivante où il s'arrêta de lui-même. C'était la maison de Jules qui parut aussitôt, un grand pot de faïence bleue à la main. Tandis que la laitière versait le lait, il regardait à droite, à gauche, la rue pleine d'ombre, et au-dessus de lui, l'air qui bleussait. Il respira joyeusement.

— Belle journée, fit-il. C'est fini les mauvais jours. Voilà le printemps, l'été... Vous devez être contente qu'il ne fasse plus si froid, le matin, pour venir...

— Oui, dit la laitière. Oh! on est bien habituée, vous savez...

(1) Voir la *Revue Bleue* des 1^{er}, 8, et 15 mai 1908.